



Pieter Brueghel l'Ancien

La Parabole des aveugles, détrempe sur toile, 85 x 184, vers 1568, Museo di Capodimonte, Naples. À l'arrière-plan la petite église de Sint-Anna-Pede.

Un festin de boutons d'or

SUR LES COTEAUX VALLONNÉS DU «PAJOTTENLAND»

57

Le bouchon de la vieille gueuze vient de sauter, joyeusement sonore. De la mousse s'échappe et s'écoule abondamment de la bouteille. Nous avons organisé sur un banc, à hauteur de l'épingle à cheveux à la sortie de Gooik, un pique-nique du tonnerre sur une micronappe improvisée, assemblage de trois feuilles de sopalin où toute notre fortune du jour est soigneusement disposée. Les petites tomates jaunes juteuses explosent entre les dents. Le trop doux fromage de Biévène fond sous la langue. Nous avons oublié les verres et nous buvons directement au goulot. On est tout simplement bien. La route est tellement étroite que deux véhicules peinent à s'y croiser. De toute façon pratiquement aucune voiture n'y passe. Depuis tout à l'heure, nous n'avons vu qu'un tracteur rejoindre un champ vallonné pour y couper l'herbe qui s'étale dans un alignement parfaitement ordonné. Le soleil brille, il fait chaud. Une mouche et une tondeuse à gazon conversent: «bzzz» lance-t-elle, «vrrr» répond l'autre. Les manches retroussées, nous sommes désormais embarqués sur le même chemin de la vie et nous lézardons la peau caressée par une légère brise, sans plus réfléchir aux tempêtes passées. Les oiseaux chantent de toute part. Je reconnais le pouillot véloce sans doute caché dans le buisson d'aubépine là-bas plus loin. L'océan de collines basses aux alentours, traversé par des déferlantes de verdure, ressemble comme deux gouttes d'eau aux paysages de Sant'Appiano. Ce n'est pas pour rien que l'on appelle ces terres du Brabant la Toscane du Nord. Ces deux terroirs chérissent les fruits à noyau, olives là-bas, cerises et griottes ici. Ici la lambic, là-bas le chianti. Ici les saules, là-bas les cyprès. Ici et là-bas, le bonheur d'être ensemble.

Se non è vero, è ben trovato !

De prime abord, on croit que *Pajottenland* est un parc d'attractions offrant à quelques kilomètres à l'ouest de Bruxelles la promesse de s'ébouriffer le cerveau dans un grand huit ou un grand splash. Mais ce n'est pas ça du tout. Le *Pajottenland*, c'est en fait une vaste étendue de champs et de prairies vallonnés délimités à peu près par la commune de Dilbeek (dans le Brabant flamand), Denderleeuw, Ninove et Geraardsbergen (trois villes de Flandre-Orientale), Lessines (dans le Hainaut) et Halle (au sud de Bruxelles, dans le Brabant flamand). Un détour par l'étymologie peut s'avérer précieux mais ouvre aussi de larges espaces qui ne font qu'épaissir le mystère. En fait, personne ne sait



Sint-Kwintens-Lennik

photo Th. Beaufils.

vraiment d'où vient ce nom. Plusieurs explications ont été avancées. *Pajottenland* signifierait le pays des camarades (Arthur Cosyn). D'autres y entendent le salut du sud du Brabant *paj* (Jan Lindemans). *Pajotten* se rapproche aussi beaucoup de «paillote», une habitation couverte de paille. Explication que semble infirmer l'artiste brabançon Bert Van Den Broeck pour qui *payot* serait un terme employé par les Bruxellois francophones pour désigner les paysans du Brabant habitant dans des maisons en torchis et avec toit de paille à l'image de la *Hoeve van Gaspeldoorn* dans la vallée de la Zenne. Certains textes anciens mentionnent les termes *païot* et *paignot* qui désignaient pendant la révolution brabançonne tout à la fois un soldat autrichien, un mercenaire au service de l'Autriche ou un allié de l'empereur au temps de l'occupation entre 1787 et 1790. *Pagnotte* pourrait tout aussi avoir la signification de colline. Les recherches se poursuivent toujours aujourd'hui. La dernière explication en date est celle de Maurice Broekaert. *Pajot* viendrait d'après lui de *Baah joat*, expression dialectale prononcée à l'annonce d'une nouvelle surprenante et qui se rapproche du néerlandais *maar ja / oh ja* (ah bon!), calquée sur le même modèle que *ajuin* (déformation de *Ah ja* en néerlandais et qui signifie aussi oignon), sobriquet donné aux habitants de Aalst qui ont la réputation de lancer dans une conversation cette onomatopée à tout va. Qui dit vrai? Chacun y va de sa petite histoire et je ne peux m'empêcher de donner ma propre version et de m'investir personnellement dans ce débat. Un *paliotto* en italien, c'est un panneau décoratif couvrant la face antérieure ou les côtés d'un autel. Un Italien de passage conquis par les innombrables antependiums des chapelles du Brabant, entre autres celle de Bever, dont on admire, lorsque le soleil se met à briller, le merveilleux intérieur orangé au travers d'une vitre poussiéreuse, l'odorat envoûté par le parfum des buis, se serait écrié en pleine béatitude «ma è il paese di paliotto». Par déformation et après traduction, le *Pajottenland* serait né! Mais ne vous sentez surtout pas obligé de me croire. Ou plutôt si, c'est comme ça que naissent les légendes.



«De Dikke» (Le gras) de Pamel

photo Th. Beaufls.

Les chevaux de trait de la vallée de la Dendre

«Où peut-on voir les si beaux chevaux de la région, cher monsieur?». Sans aucune hésitation, un retraité qui observait tranquillement rêveur le temps qui passe, accoudé à sa fenêtre, indiqua un chemin avec une précision millimétrique à des kilomètres de là. On entendit de la terre dans sa voix quand il nous conseilla d'aller tout droit, de tourner ensuite à droite, puis à gauche, et après avoir dépassé deux feux, de tourner de nouveau à droite et encore à gauche pour enfin découvrir un groupe de chevaux de trait qui s'offrait paisiblement un festin de boutons d'or dans un champ.

Des claquements de langue résonnèrent du coin de ses lèvres et un cheval massif, la queue coupée, les sabots et le bas des jambes couverts de poils, l'œil éveillé entouré de mouches, dressa les oreilles et s'approcha sans méfiance. Un animal fabuleux. Je comprends pourquoi les gens d'ici vibrent à l'unisson pour leurs beaux chevaux dont l'histoire est même fêtée dans un musée qui leur est entièrement consacré à Vollezele. Musée devant lequel une statue honore le fameux Brillant acquis en 1877 par Remy Vanderschueren. Brillant fut l'un des fils du célèbre Orange I^{er}, père également de Jupiter, grand-père de Brin d'Or, de qui descendent la plupart des chevaux de trait actuels de la région. Orange I^{er} a d'abord porté le nom peu flatteur de Gugusse. Mais pour lui donner un nom plus digne et une stature un peu plus consistante, il fut rebaptisé, tel un grand roi, d'un patronyme plus prestigieux. Auguste Oreins acquit Orange I^{er} en 1866. La nouvelle des exploits charnels de la brave bête, un excellent étalon, se répandit comme une traînée de poudre. Pour gagner sa vie, cet heureux propriétaire déambulait de ferme en ferme pour y faire la saillie de juments pour un prix de plusieurs pièces d'or. Afin d'augmenter les chances d'avoir leurs juments pleines, les fermiers qui connaissaient le penchant d'Auguste pour la bouteille, le dorlotaient et le retenaient plusieurs jours chez eux en lui servant verre sur verre.



Photo Th. Beaufils.

Sur la place du marché à Sint-Kwintens-Lennik, une autre impressionnante statue de quatre mètres de haut célèbre la mémoire des chevaux de trait du Brabant. La statue représente «*Prins, la fierté du Brabant*». Les considérables bijoux de famille, bien mis en évidence puisque c'est de là que provient une partie de la félicité du pays, témoignent des multiples succès dans le domaine des croisements de diverses souches à l'origine de ces chefs-d'œuvre chevalins. Au départ, ces chevaux puissants tiraient des diligences sur les chemins ou des charrues dans les champs. Puis ils furent réquisitionnés à des fins militaires. Peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, la traction motorisée mit fin à la traction chevaline. L'amour et la passion pour ces magnifiques bêtes ne s'éteignirent pas pour autant. Ayant perdu leur fonction première, ils participent désormais à des concours qui connaissent un grand succès populaire en Belgique. Sur des photos, les propriétaires bombent leur torse et arborent un immense sourire de fierté en posant devant leur animal chéri emballé avec un ruban comme un œuf de Pâques, la crinière élégamment tressée. C'est vrai, comme ils sont beaux ces chevaux.

Le passé, le présent vécus en même temps

Contempler du haut d'une colline le paysage du *Pajottenland* est une expérience très similaire à ce que l'on ressent lorsque l'on est assis chez soi dans son fauteuil et que l'on prend conscience de tous les objets autour de soi que l'on a accumulés au cours de sa vie. À force de ne pas prendre garde, on s'est laissé totalement déborder pour finir noyé dans un tsunami de bibelots et d'ustensiles inutiles mais néanmoins essentiels. Des tas d'éléments juxtaposés sommairement se retrouvent ainsi sur une même ligne, ancrés dans l'air et la terre, le plus souvent à l'horizontale. Au fil du temps, ils se sont superposés, se sont stratifiés, tout s'est enchevêtré sans grand souci d'harmonie, le moderne côtoyant les pièces de brocante. La brique neuve coudoyant la vieille brique. Dans ce décor, des morceaux de mémoire, des bribes d'un passé résistent tant bien que mal à



Le «Hertboommolen»

Photo Th. Beaufils.

l'engloutissement et à l'effacement définitif. Parmi ceux-ci, les chapelles et les forteresses s'en sont le mieux tirées. Dilbeek, Coloma, De Viron, Van Beersel, Groot-Bijgaarden, Van Gaasbeek. Autant de merveilleux châteaux de belle au bois dormant où les belles ont fini par s'éveiller, ont pris de l'âge, ont coupé leurs cheveux blonds et offrent désormais aux regards des visiteurs de larges fessiers.

Il faut bien partir un jour et les anciens finissent par se résoudre à passer le témoin à la génération suivante comme dans le spectacle *En avant, marche!* dans lequel Frank Van Laecke et Alain Platel ont mis en scène une danse époustouflante d'une légèreté miraculeuse d'un jeune homme plein de vivacité avec un vieux barbu malade et bedonnant qui vit ses derniers instants. Les corps se volatilisent de la même manière que l'eau s'évapore sur le feu, mais il reste un quelque chose d'impalpable et d'invisible pourtant bien vivant comme si les vieux n'avaient pas totalement dit leur dernier mot. Avec le temps, certaines zones jeunes s'érodent à leur tour, se creusent, et laissent affleurer le passé qui ressurgit comme sur ces routes goudronnées cabossées sous lesquelles apparaissent les pavés d'antan. Le paysage du *Pajottenland* est tel cet appartement que j'ai visité dans l'intention de l'acheter, mais je n'en ai alors pas eu la force... Une vieille dame venait de mourir et tout avait été laissé en place comme si ses proches parents n'avaient osé toucher ce qu'ils devaient considérer comme des reliques sacrées. Sur le fauteuil où elle passait longuement ses jours, l'empreinte de ses fesses était encore visible sur le coussin. Cette histoire m'est revenue à l'esprit en découvrant l'imposante statue du *Dikke* (le gras) à Pamel près de Roosdaal, posée le long de la Dendre. Seuls les vêtements de bronze taillés sur mesure de cet homme sont matérialisés, le corps lui a disparu. Comme si cet habit prêt-à-habiter attendait un autre corps. Le «gras de Pamel», c'est Victor De Klerck né le 14 juin 1848 et mort le 16 février 1885. À huit ans, il ne pouvait déjà plus s'asseoir sur un banc classique d'école et à 11 ans il pesait 112 kg. À 19 ans il en pesait 225 et mesurait bien 2 mètres de haut. Il était aussi droit qu'un peuplier,

avait les yeux bleus et portait une barbe de saint Nicolas. En 1878, on lui aurait proposé de jouer le rôle de bête de foire lors de l'exposition universelle à Paris. Il aurait refusé malgré l'offre financière extrêmement alléchante. À la fin de sa vie, il aurait pesé plus de 300 kg. En fait, la grosseur, l'expansion quasi illimitée de sa propre chair, est peut-être l'unique réponse pour faire bonne figure et faire face au ciel grandiose de ce paysage qui vous rétrécit jusqu'à vous réduire aux dimensions d'un point microscopique insignifiant. Grossir, c'est une manière de ne pas se fondre dans l'espace et ça permet d'affirmer sa visibilité et donc d'exister. D'autres préfèrent l'alternative d'enfourcher un vélo et de s'agréger à des grappes colorées de cyclistes pour se détacher des grands éléments naturels. Le cœur se complaît alors à traverser à vive allure la brume très épaisse et à se réfugier dans ce sanctuaire ouaté.

Une solennelle procession de saules têtards

Des cortèges de saules défilent solennellement dans les vallées brumeuses du *Pajottenland*. Les arbres marchent les uns derrière les autres par groupes de quatre ou cinq fidèles. Sur leur grosse tête se dresse une épaisse tignasse de branches que la brise peine à agiter. Lorsque la nébulosité se dissipe, leur pas s'arrête soudain, leur souffle se ralentit pour devenir imperceptible et se fondre immobile dans les grandes masses vertes du paysage. Ils se figent comme autant de menhirs de bois.

Le tronc d'un arbre a la même texture que la peau. Mon visage s'y reflète comme dans un miroir. Des sillons se tracent, se creusent dans la chair en apparence de manière aléatoire, mais à y regarder de plus près on y retrouve une logique, un ordre pré-défini. Des lignes droites, des traits qui serpentent, autant de petits précipices intimes qui forment des allées de jardin divisant des parcelles d'écorce. Lorsque les tignasses des saules poussent trop dru, pour éviter qu'ils ne s'éventrent, le fermier appelle le coiffeur des arbres pour étêter patiemment chaque cheveu et former un plateau globuleux providentiel sur lequel des rameaux repoussent rapidement en des centaines de ramifications qui proposent à qui sait s'en emparer des solutions de vie. Les tiges sont vouées à devenir des objets ou des outils: objets de vannerie, fagots de boulanger, charbon de bois, manches d'outils, piquets. Un mélange de copeaux de bois et de feuilles s'est accumulé dans une béance de l'arbre. J'en saisis une grosse poignée d'où se dégage un parfum de ferme qui ne vous quitte plus et vous incite à empoigner un bâton et à vous engager à pied par-delà des chemins de traverse avec pour tout trésor dans votre baluchon quelques sages adages: «Si on mange la moitié du paysage on vit, si on mange l'autre moitié on meurt». Par bonheur peut-être, à force de marcher, croiserez-vous le chemin de l'*Eyckenmolen* à Sint-Maria-Lierde dans les Ardennes flamandes où vous vous endormirez les poings fermés, englouti dans un lit merveilleusement moelleux.

Thomas Beaufils

Directeur du Réseau franco-néerlandais à Lille.

thomas_beaufils@yahoo.fr